

1066 des îles traitait de puissance à puissance avec celui d'Écosse, son rival en temps ordinaire, mais son allié naturel contre un ennemi commun, par exemple, contre les rois d'Angleterre; car l'instinct de haine nationale, qui avait tant de fois poussé les anciens Scots vers la Bretagne méridionale, n'avait point encore péri chez les montagnards écossais<sup>1</sup>.

Sur les basses-terres d'Écosse, une guerre contre les Anglo-Normands ne pouvait manquer d'être extrêmement populaire; car les Saxons d'origine, qui habitaient ce pays, brûlaient de venger leurs propres malheurs et les malheurs de leurs aïeux, et, par un concours bizarre de circonstances, les Normands réfugiés en Écosse désiraient eux-mêmes se mesurer avec ceux de leurs compatriotes qui les avaient bannis d'Angleterre<sup>2</sup>. Le désir de reprendre les domaines qu'ils avaient usurpés autrefois, non moins vif chez eux que n'était dans le cœur des Anglo-Saxons celui de recouvrer leur patrie et leurs biens héréditaires, faisait que, dans le conseil des rois d'Écosse, où les nouveaux citoyens siégeaient en grand nombre, l'opinion presque universelle était pour la guerre avec les conquérants de l'Angleterre. Galls, Saxons, Normands, hommes des montagnes et de la plaine, quoique par des motifs différents, s'accordaient tous sur ce point; et c'est probablement cet accord unanime, bien connu des Anglais de race, qui encouragea ces

<sup>1</sup> Insulana sive montana... gens... populo Anglorum et linguæ... infesta jugiter et crudelis. (Johan. de Fordun Scotichronicon, lib. II, p. 79, ed. Hearne.)

<sup>2</sup> Habebat rex (Scotorum) secum, qui eum crebro admonitionis calcare... stimulabant, hinc filium Roberti de Bathentona, ejusque collaterales, qui ex Anglia exulati, sub spe recuperandæ patriæ ad illum confugerant... aliosque quam plures qui vel questus gratia... (Gesta Stephani regis, apud Script. rer. normann., p. 939.)

derniers à compter sur l'appui de l'Écosse, dans le grand complot tramé et découvert en l'année 1137.

Depuis longtemps il arrivait en foule auprès des rois écossais, neveux du dernier roi anglo-saxon, des émissaires du peuple anglais, les conjurant, par la mémoire d'Edgar leur oncle, de venir au secours de la nation opprimée, dont ils étaient parents. Mais les fils de Malcolm Kenmore étaient rois, et, comme tels, peu disposés à se commettre, sans de puissants motifs d'intérêt personnel, dans une révolte nationale. Ils restèrent sourds aux plaintes des Anglais et aux suggestions de leurs propres courtisans, tant que vécut le roi Henri I<sup>er</sup>, avec lequel ils avaient aussi quelque lien de parenté par sa femme Mathilde, fille de Malcolm. Lorsque Henri fit jurer aux chefs normands de donner, après sa mort, le royaume à la fille qu'il avait eue de Mathilde, David, alors roi d'Écosse, fut présent à cette assemblée, et il y prêta serment comme vassal de Henri I<sup>er</sup>; mais, après que les seigneurs d'Angleterre, manquant à leur parole, au lieu de Mathilde, eurent choisi Étienne de Blois, le roi d'Écosse commença à trouver que la cause des Saxons était la meilleure<sup>1</sup>: il promit de les assister dans leur projet d'exterminer tous les Normands, et peut-être, en récompense de cette promesse vague, stipula-t-il, comme ce fut le bruit du temps, qu'on le ferait roi d'Angleterre si l'entreprise réussissait.

L'affranchissement des Anglais n'eut point lieu, comme on l'a vu plus haut, grâce à la vigilance d'un évêque. Cependant le roi d'Écosse, qui ne s'était lié à ce peuple que parce qu'il avait, de son côté, des projets de guerre contre les Anglo-Normands, rassembla une armée et marcha vers

<sup>1</sup> Zeloque justitiæ succensus, tum pro communis sanguinis cognatione, tum pro fide mulieri repromissa et debita, regnum Angliæ turbare disposuit. (Ibid., p. 939.)

1066  
à  
1137.  
1135  
à  
1137.

1138.

1138. le sud. Ce ne fut pas au nom de la race saxonne opprimée qu'il fit son entrée en Angleterre, mais au nom de Mathilde, sa cousine, dépossédée, disait-il, par Étienne de Blois, usurpateur du royaume<sup>1</sup>.

Le peuple anglais n'avait guère plus d'amour pour la femme de Geoffroy d'Anjou que pour le Blaisois Étienne, et cependant les populations les plus voisines des frontières de l'Écosse, les hommes du Cumberland, du Westmoreland et de toutes les vallées où coulent les rivières qui vont grossir les eaux de la Tweed, poussés par le simple instinct qui nous porte à saisir avidement tous les moyens de salut, reçurent les Écossais comme des amis, et se joignirent à eux<sup>2</sup>. Ces vallées, d'un accès difficile et à peine soumises par les Normands, étaient, en grande partie, peuplées de Saxons dont les pères avaient été bannis au temps de la conquête<sup>3</sup>. Ils vinrent au camp des Écossais en grand nombre et sans ordre, sur de petits chevaux de montagne, qui étaient leur seule propriété.

En général, à l'exception des cavaliers d'origine normande ou française que menait avec lui le roi d'Écosse, et qui portaient des armures de mailles complètes et uniformes, le gros de ses troupes offrait une variété désordonnée d'armes et d'habillements. Les habitants de l'est des basses-terres, hommes de descendance danoise ou saxonne, formaient la grosse infanterie, armée de cui-

<sup>1</sup> In ultionem enim imperatricis cui idem rex fidelitatem juraverat. (Matth. Paris., t. I, p. 76.) — Henrici Huntingd. Hist., lib. VIII, apud rer. anglie. Script., p. 388, ed. Savile.)

<sup>2</sup> Coadunatus erat... iste exercitus de Normannis, Germanis, Anglis, de Northymbranis et Cumbris, de Teswetadala et Lodonea, de Pictis, qui vulgo Galleweianses dicuntur, et Scottis. (Hist. Ricardi Hagustaldensis, sub anno 1138, apud hist. angl. Script., t. I, col. 316, ed. Selden.)

<sup>3</sup> Walter Scott's Minstrelsy of the scottish border, introduction, p. 11.

1138. rasses et de fortes piques; les habitants de l'ouest, et surtout ceux du Galloway, qui conservaient encore une vive empreinte de leur descendance bretonne, étaient, comme les anciens Bretons, sans armes défensives, et portaient de longs javelots dont le fer était aigu et le bois mince et fragile; enfin, les vrais Écossais de race, montagnards et insulaires, étaient coiffés de bonnets ornés de plumes d'oiseaux sauvages, et avaient de larges manteaux de laine rayée serrés autour du corps par un baudrier de cuir, auquel ils suspendaient une large épée; ils portaient au bras gauche un bouclier rond de bois léger, recouvert d'un cuir épais; et quelques tribus des îles se servaient de haches à deux mains, à la manière des Scandinaves; l'armure des chefs était la même que celle des hommes du clan; on ne les distinguait qu'à leurs longs plumets, plus légers et flottant avec plus de grâce.

Les troupes du roi d'Écosse, nombreuses et en grande partie irrégulières, occupèrent sans résistance tout le pays situé entre la Tweed et la limite septentrionale de la province d'York. Les rois normands n'avaient point encore bâti dans cette contrée les forteresses imposantes qu'ils y élevèrent dans un temps postérieur, et ainsi aucun obstacle n'arrêta le passage des *formis écossaises*, comme les appelle un vieil auteur<sup>1</sup>. Il paraît que cette armée commit beaucoup de cruautés dans les lieux qu'elle traversa; les historiens parlent de femmes et de prêtres massacrés, d'enfants jetés en l'air et reçus à la pointe des lances; mais, comme ils s'expliquent avec peu de précision, on ne sait si ces excès tombèrent seulement sur les hommes de descendance normande et furent les représailles des Anglais de race, ou si l'aversion native de la population gal-

<sup>1</sup> Formicis scoticis. (Matth. Paris., t. I, p. 130.)

1138. lique contre les habitants de l'Angleterre s'exerça indifféremment sur le serf et le maître, le Saxon et le Normand<sup>1</sup>. Les seigneurs du nord, et surtout l'archevêque d'York, nommé Toustain, profitèrent du bruit de ces atrocités, répandu vaguement et d'une manière peut-être exagérée, pour prévenir, dans l'esprit des habitants saxons des rives de l'Humber, l'intérêt naturel que devait leur inspirer la cause des ennemis du roi normand<sup>2</sup>.

Afin de déterminer leurs sujets à marcher avec eux contre le roi d'Écosse, les barons normands flattèrent avec adresse d'anciennes superstitions locales; ils invoquèrent les noms des saints de race anglaise, qu'eux-mêmes avaient traités autrefois avec tant de mépris; ils les prirent, en quelque façon, pour généralissimes de leur armée, et l'archevêque Toustain leva les bannières de saint Cuthbert de Durham, de saint Jean de Beverley, et de saint Wilfrid de Rippon.

Ces étendards populaires, qui depuis la conquête devaient avoir peu vu le jour, furent tirés de la poussière des églises pour être transportés à Elfer-tun, aujourd'hui Allerton, à trente-deux milles au nord d'York, lieu où les chefs normands résolurent d'attendre l'ennemi. C'étaient Guillaume Piperel et Gaultier Espec, du comté de Nottingham, avec Guilbert de Lacy et son frère Gaultier, du comté d'York, qui devaient commander la bataille. L'ar-

<sup>1</sup> Pueros super acumina lancearum jactabant, presbyteros super altaria detruncabant, crucifixorum capita abscissa super cæsorum corpora ponebant, mortuorum vero capita mutantes super crucifixa reponebant. (Henrici Huntind. Hist., lib. VIII, apud rer. anglie. Script., p. 388, ed. Savile.) — Matth. Paris., t. I, p. 76. — Chron. normann., apud Script. rer. normann., p. 977. — Johan. Hagustaldensis, apud Script. rer. gallic. et francic., t. XIII, p. 85.

<sup>2</sup> Ailred. Rievall., De bello Standardii, apud hist. angl. Script., t. I, col. 341, ed. Selden.

chevêque ne put s'y rendre pour cause de maladie, et il 1138. envoya à sa place Raoul, évêque de Durham, probablement expulsé de son église par l'invasion des Écossais<sup>1</sup>. Autour des bannières saxonnes élevées dans le camp d'Allerton par les seigneurs de race étrangère, un instinct demi-religieux, demi-patriotique, fit accourir en grand nombre les habitants anglais des villes voisines et du plat pays. Ils ne portaient plus la grande hache de combat, l'arme favorite de leurs aïeux, mais étaient armés de grands arcs et de flèches longues de deux coudées. La conquête avait opéré ce changement de deux manières différentes: d'abord, ceux des indigènes qui s'étaient pliés à servir en guerre les rois normands, pour le pain et la solde, avaient dû s'exercer à la tactique normande; et quant à ceux qui, plus indépendants, s'étaient voués à la vie de partisans sur les routes, et de francs-chasseurs dans les forêts, ils avaient dû pareillement quitter les armes propres au combat de près, pour d'autres plus capables d'atteindre à la course les chevaliers de Normandie et les daims du roi. Les fils des uns et des autres ayant été, dès leur enfance, exercés au tir de l'arc, l'Angleterre était, en moins d'un siècle, devenue le pays des bons archers, comme l'Écosse était le pays des bonnes lances.

Pendant que l'armée écossaise passait la rivière de Tees, les barons normands se préparaient avec activité à recevoir son attaque. Ils dressèrent sur quatre roues un mât de navire, au sommet duquel fut placée une petite boîte d'argent qui contenait une hostie consacrée, et autour de la boîte furent suspendues les bannières qui devaient exciter les Anglais à bien combattre<sup>2</sup>. Cet étendard, d'une espèce

<sup>1</sup> Matth. Paris., t. I, p. 76.

<sup>2</sup> Fixo apud Alvertonam standardo. (Ibid.) — Ailred. Rievall., De bello Standardii, apud hist. angl. Script., t. I, col. 337, ed. Selden.

1138. assez commune au moyen âge, occupait le centre de l'armée en bataille. Les chevaliers anglo-normands prirent leur poste à l'entour, après s'être confédérés par la foi et le serment, et avoir juré de rester unis pour la défense du territoire, à la vie et à la mort<sup>1</sup>. Les archers saxons flanquaient le corps de bataille et formaient l'avant-garde. Au bruit de l'approche des Écossais, qui s'avançaient avec rapidité, le Normand Raoul, évêque de Durham, monta sur une éminence, et parla ainsi en langue française<sup>2</sup> :

« Nobles seigneurs de race normande, vous qui faites  
« trembler la France et avez conquis l'Angleterre, voici  
« que les Écossais, après vous avoir fait hommage, entre-  
« prennent de vous chasser de vos terres<sup>3</sup>. Mais si nos  
« pères, en petit nombre, ont soumis une grande partie de  
« la Gaule, ne vainerons-nous pas ces gens à demi nus,  
« qui n'opposent à nos lances et à nos épées que la peau  
« de leurs corps, ou un bouclier de cuir de veau<sup>4</sup>? Leurs  
« piques sont longues, il est vrai, mais le bois en est fra-  
« gile et le fer de mauvaise trempe<sup>5</sup>. On les a entendus,  
« dans leur jactance, ces habitants du Galloway, dire que  
« le breuvage le plus doux était le sang d'un Normand.  
« Faites en sorte que pas un d'eux ne retourne vers les  
« siens se vanter d'avoir tué des Normands<sup>6</sup>. »

<sup>1</sup> Communi consensu et consilio juramentum... facere ut... resisterent. (Florent. Wigorn. chron. continuat., p. 760.)

<sup>2</sup> Stans in acie media in loco eminenti. (Matth. Paris., t. I, p. 76.)

<sup>3</sup> Proceres Angliæ clarissimi Normannigenæ... ferox Anglia a vobis capta succumbit, nunc Scotia... (Ibid.)

<sup>4</sup> Nudum obiciunt corium, pelle vetulina pro scuto utentes. (Ailred. Rievall., De bello Standardii, apud hist. angl. Script., t. I, col. 340, ed. Selden.)

<sup>5</sup> Lignum fragile est, ferrum obtusum. (Ibid.)

<sup>6</sup> Dicentes se felicissimos quos in illud tempus fortuna servaverat, quo

L'armée écossaise, ayant pour étendard une simple lance à banderolle, marchait divisée en plusieurs corps. Le jeune Henri, fils du roi d'Écosse, commandait les hommes des basses-terres et les volontaires anglais du Cumberland et du Northumberland; le roi lui-même était à la tête de tous les clans des montagnes et des îles; et les chevaliers d'origine normande, armés de toutes pièces, formaient sa garde<sup>1</sup>. L'un d'entre eux, appelé Robert de Brus, homme d'un grand âge, qui tenait pour le roi d'Écosse, en raison de son fief d'Annandale<sup>2</sup>, et n'avait d'ailleurs aucun motif personnel d'inimitié contre ses compatriotes d'Angleterre, s'approcha du roi au moment où il allait donner le signal de l'attaque, et lui parlant d'un air triste : « O roi, dit-il, songes-tu bien contre qui tu vas combattre? C'est contre les Normands et les Anglais, qui toujours t'ont si bien servi de conseils et d'armes, et sont parvenus à te faire obéir de tes peuples de race gallique<sup>3</sup>. Tu te crois donc bien sûr maintenant de la soumission de ces tribus? tu espères donc les maintenir dans le devoir avec le seul appui de tes hommes d'armes écossais<sup>4</sup>? mais souviens-toi que c'est nous qui d'abord les avons mis sous ta main, et que de là vient la haine

Gallorum sanguinem bibere possent... Ecce quot hodie Gallos solus occidi. (Ibid. et col. 341.)

<sup>1</sup> Rex in sua acie Scotos et Muranenses retinuit. (Ibid., col. 343, ed. Selden.) — Circa regem steterunt equestres ordines, militaribus armis instructi. (Johan. Hagustald., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XIII, p. 86.)

<sup>2</sup> Ratione terrarum suarum, scilicet vallis *Anandiae*. (Monast. anglic., Dugdale, t. II, p. 448.)

<sup>3</sup> Adversum quos hodie levas arma?... adversum Anglos certe et Normannos... quorum semper et consilium utile et auxilium promptum... (Ailred. Rievall., loc. supr. cit.)

<sup>4</sup> Nova tibi est in Walensibus ista securitas... quasi soli tibi sufficient Scotti etiam contra Scottos. (Ibid.)

1138. « dont ils sont animés contre nos compatriotes <sup>1</sup>. » Ce discours parut faire une grande impression sur le roi <sup>2</sup>. Mais Guillaume, son neveu, s'écria avec impatience : « Voilà « des paroles de traître <sup>3</sup> » Le vieux Normand ne répondit à cet affront qu'en abjurant, suivant la formule du siècle, son serment de foi et d'hommage, et il piqua des deux vers le camp des ennemis <sup>4</sup>.

Alors les montagnards qui entouraient le roi d'Écosse élevèrent la voix et crièrent l'ancien nom de leur pays, *Alben! Alben!* Albanie! Albanie <sup>5</sup>. Ce fut le signal du combat. Les gens du Cumberland et des vallées de Liddel et de Teviot chargèrent d'une manière ferme et rapide le centre de l'armée normande, et, selon l'expression d'un ancien narrateur, le rompirent comme une toile d'araignée <sup>6</sup>; mais, étant mal soutenus par les autres corps écossais, ils n'arrivèrent point jusqu'à l'étendard des Anglo-Normands. Ceux-ci rétablirent leurs rangs et repoussèrent les assaillants avec perte. A une seconde charge, les longs javelots des Écossais du sud-ouest se brisèrent contre les hauberts de mailles et les écus des Normands <sup>7</sup>. Alors les montagnards tirèrent leurs grandes épées pour combattre de près; mais les archers saxons, se déployant sur les côtés, les

<sup>1</sup> Quicquid odii, quicquid inimicitiarum adversum nos habent Scotti, tui tuorumque est causa, pro quibus contra eos toties dimicavimus. (Ailred. Rievall., De bello Standardii, apud rer. angl. Script., t. II, col. 344, ed. Selden.)

<sup>2</sup> Rex... in lacrimas solvebatur (Ibid., col. 345.)

<sup>3</sup> Ipsum Rodbertum... arguit prodicionis. (Ibid.)

<sup>4</sup> Vinculum fidei... patrio more dissolvens. (Ibid.)

<sup>5</sup> Exclamant : Albani! Albani! (Chron. Johan. Bromton., ibid., col. 4027.)

<sup>6</sup> Ipsa globi australis parte instar cassis araneæ dissipata. (Ailred. Rievall., De bello Standardii, apud hist. anglic. Script., t. I, col. 345, ed. Selden.)

<sup>7</sup> Ferri... soliditate, scoticarum lancearum est delusa fragilitas. (Ibid.)

assaillirent d'une grêle de flèches, pendant que les cavaliers normands les chargeaient de front, en rangs serrés et la lance basse <sup>1</sup>. « Il faisait beau voir, dit un contemporain, « les mouches piquantes sortir en bourdonnant des car- « quois des hommes du sud, et tomber dru comme la « pluie <sup>2</sup>. »

Les Galls, hardis et braves, mais peu faits pour les évolutions régulières, se dispersèrent du moment qu'ils se sentirent incapables d'entamer les rangs de l'ennemi <sup>3</sup>. Toute l'armée d'Écosse, obligée de faire retraite, rétrograda jusqu'à la Tyne. Les vainqueurs ne la poursuivirent point au delà de ce fleuve, et le pays qui s'était insurgé à l'approche des Écossais demeura, malgré leur défaite, affranchi de la domination normande. Durant un assez long espace de temps après cette journée, le Westmoreland, le Cumberland et le Northumberland firent partie du royaume d'Écosse; le nouvel état de ces trois provinces empêcha l'esprit et le caractère anglo-saxon de s'y dégrader autant que dans la partie méridionale de l'Angleterre. Les traditions nationales et les chants populaires survécurent et se perpétuèrent au nord de la Tyne <sup>4</sup> : c'est de là que la poésie anglaise, anéantie dans les lieux qu'habitaient les Normands, redescendit plus tard sur les provinces méridionales.

Pendant que ces choses se passaient au nord de l'Angleterre, la nation des Gallois, qui avait promis secours aux Saxons dans leur grand complot de délivrance, exécutant

1138.

1137  
à  
1138.

<sup>1</sup> Eductis gladiis comminus decertare temptabant. (Ibid.)

<sup>2</sup> Australes muscæ de cavernis pharetrarum ebullientes, et instar densissimæ pluviae. (Ibid.)

<sup>3</sup> Omnes a campo dilapsi sunt. (Johan. Hagustald., apud Script. rer. gallic. et francic., t. XIII, p. 86.)

<sup>4</sup> Jamieson's Popular songs, vol. II, p. 97.

1137 sa promesse, malgré le mauvais succès de l'entreprise, à  
1138. commença sur toute la ligne de ses frontières l'attaque des châteaux-forts bâtis par les Normands. Les Cambriens, race d'hommes impétueuse et passionnée, se portèrent avec une sorte de fanatisme national à cette agression soudaine; il n'y eut quartier pour aucun homme parlant la langue française: barons, chevaliers et soldats impatrisés sur les terres galloises, prêtres et moines intrus dans les églises, et dotés sur les terres des Gallois, tous furent tués ou chassés des domaines qu'ils occupaient<sup>1</sup>. Les Cambriens se montrèrent cruels dans ces représailles; mais eux-mêmes avaient subi des cruautés inouïes de la part des Anglo-Normands. Hugues-le-Loup et Robert de Maupas avaient presque dépeuplé d'habitants indigènes la contrée de Flint, voisine du comté de Chester; Robert de Ruddlan les avait enlevés de leurs maisons pour en faire des serfs; et les historiens du temps disent de Robert de Belesme, comte de Shrewsbury, qu'il avait déchiré les Gallois avec des ongles de fer<sup>2</sup>.

Les conquérants de l'Angleterre, non contents de posséder les terres fertiles de ce pays, avaient de bonne heure envahi avec une égale avidité les marais et les rochers de la Cambrie<sup>3</sup>. Ceux des chefs de bandes qui s'établirent dans les provinces de l'ouest sollicitèrent presque tous du roi Guillaume ou de ses fils, comme une sorte de supplément de solde, la *licencè* de conquérir sur les Gallois; c'est l'ex-

<sup>1</sup> Gesta Stephani regis, apud Script. rer. normann., p. 930. — Monast. anglic. Dugdale, t. II, p. 62 et 63.

<sup>2</sup> Comminus ut pecudes... occidit... aut indebitæ servituti atrociter subjugavit. (Order. Vital. Hist. ecclesiast., lib. VIII, apud Script. rer. normann., p. 670.) — Ferreis ejus unguis excoriati. (Ibid., p. 768.)

<sup>3</sup> Postquam... Normanni bello commisso Anglos sibi subjugarunt, (Walloniam) terram adjacentem... (Gesta Stephani regis, apud Script. rer. normann., p. 930.)

pression même des anciens actes<sup>1</sup>: beaucoup d'hommes 1138. obtinrent cette permission; d'autres la prirent d'eux-mêmes, et, sans lettres de marque, coururent sus aux Cambriens, qui résistèrent bravement, et défendirent pied à pied leur territoire. Les Normands, s'étant rendus maîtres des extrémités orientales du pays de Galles, y bâtirent, suivant leur coutume, une ligne de châteaux-forts<sup>2</sup>.

Cette chaîne de forteresses s'était graduellement resserrée; et lorsqu'en l'année 1138, les Gallois entreprirent de la rompre, presque tout le sud du pays, les vallées de Glamorgan et de Breknock, et le grand promontoire de Pembroke, étaient déjà détachés de l'ancienne Cambrie. Divers accidents avaient contribué à faciliter ces conquêtes. D'abord, sous le règne de Guillaume-le-Roux, une guerre 1088. civile entre les Gallois méridionaux (événement trop commun chez ce peuple) introduisit dans le pays de Glamorgan, comme auxiliaires soldés de l'une des parties belligérantes, une compagnie d'aventuriers normands conduits par Robert fils d'Aymon. Ce Robert (le même dont la fille ne voulait point accepter un mari qui n'eût pas deux noms<sup>3</sup>), après avoir combattu pour un chef gallois, et reçu sa solde, retournant sur ses domaines de Gloucester, se mit à songer à l'effet terrible qu'avaient produit sur les Cambriens ses hommes et ses chevaux vêtus de fer<sup>4</sup>. Cette réflexion lui suggéra le projet de visiter en conquérant le même chef dont il avait été le soldat. Il rassembla une bande plus 1088. nombreuse, entra dans la vallée de Glamorgan, et s'em- 1110.

<sup>1</sup> Conquestor... dedit ei licentiam conquerendi super Wallenses. (Monast. anglic., Dugdale, t. I, p. 724 et passim.)

<sup>2</sup> Castellis innumeris annuere... (Gesta Stephani regis, loc. supr. cit.)

<sup>3</sup> Voyez livre VII, t. II, p. 268 et 269.

<sup>4</sup> Cambrian biography, p. 407, au mot *Einion ab Colwyn*, et p. 97, au mot *Iestyn ab Gwrgaul*.